

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis BROQUET

M. le Chanoine Pierre Bourban,  
Prieur de l'Abbaye de St-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 97-105

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

† M. le Chanoine Pierre Bourban  
Prieur de l'Abbaye de St-Maurice

Il serait difficile de dire du nouveau sur M. Bourban, après les nécrologies que lui ont consacrées les journaux et les revues. Avec une unanimité parfaite, on a chanté ses mérites et ses vertus ; on a exalté son caractère, sa charité, sa science, sa piété. Venant après tous ces témoignages d'affection respectueuse, les nôtres ne pourront que les confirmer, et répéter pour le cercle de nos lecteurs ce qu'on a déjà si bien dit dans les feuilles les plus diverses.

Né le 18 avril 1854, à Haute-Nendaz, d'une famille profondément religieuse, Pierre Bourban se destina de bonne heure au sacerdoce. Il fréquenta d'abord le Collège de Sion, puis la Grande Ecole de Bagnes, d'où il

vint, en 1872, à St-Maurice, revêtir comme novice l'habit religieux. Il fit sa profession solennelle le 10 septembre 1876, et l'année suivante, le 7 mai, lundi des Rogations, il célébra sa première messe à l'église de l'Abbaye débordante de pèlerins qui arrivaient alors en rangs plus serrés et en processions plus nombreuses qu'aujourd'hui, honorer nos Martyrs en ces jours de prière <sup>(1)</sup> ; Monseigneur Bagnoud y prononça le sermon de circonstance.

M. Bourban qui n'avait pas fait d'études secondaires très complètes, sut, malgré cette lacune, mettre à l'acquisition de la science une grande force de persévérance, et bien qu'ayant passé par l'une ou l'autre université, on peut dire qu'il s'est formé tout seul. Son culte pour l'histoire et l'archéologie remonte à sa jeunesse, et loin de s'éteindre avec les années, il s'accrut de tout ce que ses études lui révélèrent dans le domaine des civilisations disparues, et plus particulièrement dans le passé si riche de son cher monastère d'Agaune. Après un court séjour à Bagnes comme professeur, il rentra à l'Abbaye, où il donna quelques cours au collège, puis ceux de théologie, d'histoire et d'archéologie à ses jeunes confrères. Il se mit de bonne heure à entreprendre une série d'études, qu'il continua jusqu'au dernier moment. Un assez grand nombre furent publiées et très remarquées dans les milieux compétents. On pourrait glaner bien des pages savoureuses, au style sans prétention, mais toujours personnel et parfois spirituel, jusque dans ses ouvrages les plus spéciaux, tels que son *Étude sur le Bon Pasteur et l'Ambon de l'antique monastère d'Agaune* <sup>(2)</sup>, son *Histoire du chanoine Veguer*,

(1) C'est peu de temps après que les paroisses de la vallée d'Illiez, de Muraz et de Collombey rompirent avec les antiques traditions qui amenaient, le lundi des Rogations, leurs processions à St-Maurice.

(2) Le Bon Pasteur a été placé par M. Bourban, dans la crypte de S. Maurice ; l'Ambon et une copie du Bon Pasteur se trouvent au vestibule de l'Abbaye ; la direction du Musée national à Zurich a fait exécuter un moulage de ces deux objets très rares, pour la salle des antiquités chrétiennes de l'époque romaine.

précepteur de Joseph II, celle de S. Vultchaire, abbé de St-Maurice, celle de l'enseignement à St-Maurice depuis le V<sup>e</sup> siècle, son édition annotée de la Chronique de Béro-di, son livre inachevé et encore manuscrit sur les clochers de la vallée du Rhône, etc. Au reste, les lecteurs



de nos journaux valaisans connaissent sa manière abondante et chaleureuse, par les nombreuses communications où il leur faisait part de ses trouvailles ou de ses hypothèses ; où, à propos d'une fête religieuse ou profane, il leur rappelait quelque vieil usage du pays.

Ses fonctions d'archiviste, lui ouvrant le trésor de nos vieux parchemins, la direction des fouilles qu'il entreprit et mena à bien, lui donnèrent l'occasion de découvertes intéressantes, et une fois ou l'autre, d'une importance exceptionnelle. C'est ainsi qu'il dégagait remplacement et les fondations des anciennes basiliques du Martolet <sup>(1)</sup>,

(1) M. Bourban a donné quelques indications sur les basiliques en appendice à la brochure de Jules Michel : « le Traité de 1365 pour la réparation de l'église de l'Abbaye de St-Maurice ». Pour plus de détails, on peut se reporter entre autres à son étude sur le Bon Pasteur et l'Ambon.

et dans les Catacombes, le tombeau de S. Maurice, magnifique récompense de ses travaux, malgré les quelques points de détail qui restent encore obscurs. Il est inutile de mentionner tout ce que sa patience et son flair ont mis à jour d'antiquités romaines ou burgondes ; le musée des fouilles, qu'il fonda et installa au 1<sup>er</sup> étage du clocher, conserve un grand nombre d'objets, la plupart fort intéressants, dont une quantité de souvenirs funéraires retrouvés dans les sarcophages du Martolet. Il est même inutile de s'arrêter ici sur la découverte qu'il fit en 1907 du tombeau de S. Maurice, avec arcosolium, pour la raison qu'un pareil monument mérite avant tout une longue et minutieuse étude et une plume plus compétente que la mienne, et puis aussi pour la raison que M. Bourban en a entretenu les lecteurs des « Echos » dans le No de décembre 1916, en un bref article qui, malgré son allure un peu vague, en donne aux profanes une connaissance suffisante ; je n'en parle que pour mémoire et pour redire l'admiration des connaisseurs devant ce témoin unique des premiers siècles chrétiens dans notre pays. La satisfaction de l'archéologue était complète, mais non point encore celle du grand dévot à nos Martyrs : le bénéfice de sa découverte devait revenir au chef de la légion héroïque. Il entreprit la restauration de la crypte, y rétablit un autel, et projetait d'ouvrir un passage permettant à tous les fidèles d'y accéder depuis l'église, pour venir honorer S. Maurice dans son sanctuaire souterrain. On peut espérer que la mort n'a fait que retarder l'exécution de ce dessein, et qu'un jour les pèlerins pourront prier dans la crypte, rendue à son ancien usage, selon le vœu du pieux archéologue.

...J'étais alors tout enfant. Parmi les livres de notre bibliothèque de famille, se trouvaient quelques volumes de vieilles légendes du pays qui faisaient mes délices, d'autant plus que l'auteur, historien de mérite, était un prêtre de chez nous, et que je me sentais élevé en dignité de connaître un écrivain en chair et en os. Une

chose surtout me remplissait de sentiments révérenciels à son égard : sur la couverture de ses œuvres, au milieu des titres d'honneur qui suivaient son nom, une ligne brillait d'un éclat spécial : « Membre de l'Académie de St-Maurice. » Je savais par une notice de notre livre de lecture que La Fontaine — dont nous apprenions les fables à l'école — était aussi académicien, et qu'on en faisait le plus grand cas, bien que ses histoires d'animaux me parussent beaucoup moins intéressantes que les vieilles légendes de notre Abbé. Mais enfin, Académie française, Académie de St-Maurice, ça devait se valoir, à peu près. Vous pensez si, à peine arrivé au collège, je pris la plume avec fierté pour annoncer à la maison que les étudiants iraient au théâtre, assister à une séance de l'Académie de St-Maurice. La présence de collégiens turbulents dans cette grave assemblée, altéra, il est vrai, un peu mon respect et l'idée que je m'étais faite d'une académie. Le souvenir de la séance m'est resté cependant ineffaçable. Je vois encore le P. Mandonnet, qui fit circuler dans les rangs, des photographies d'anges joufflus de la Renaissance, sur lesquels il disait de belles choses que je ne comprenais pas ; M. le Chne Jules Gross qui y lut ses poèmes valaisans ; d'autres encore qui parlèrent histoire et journalisme ; et surtout, trônant majestueux et souriant dans un fauteuil, M. Bourban, président de l'Académie de St-Maurice, tel un dieu débonnaire, heureux de pouvoir distribuer à tous les athlètes des brassées de palmes et de couronnes.

Depuis lors, l'Académie, autrement dit la Société helvétique de St-Maurice, a siégé trois ou quatre fois, montrant par intermittence les efforts de son président pour la faire vivre, mais donnant à chaque réunion l'illusion brillante d'une belle manifestation isolée, plutôt que l'impression d'une société fortement groupée et prête à des assises fréquentes pour travailler méthodiquement dans un but bien déterminé. Quoi qu'il en soit, c'est à M. Bourban en premier lieu et incontestablement, que revient le mérite des beaux succès partiels obtenus dans la société,

depuis la mort de M. le Chne Gard, son fondateur. L'histoire, l'archéologie, la littérature, doivent aux membres de l'Académie des travaux de réelle valeur, publiés soit dans les deux forts volumes de ses annales, soit dans la Revue de la Suisse catholique <sup>(1)</sup>. Qui reprendra l'œuvre de M. Bourban et refera de la Société helvétique de St-Maurice le groupement vivant qu'il aurait désiré en faire ?

Une brochure de M. Bourban, « l'Eglise et la question sociale », témoigne d'une préoccupation; qui allait contrebalancer dans son activité ses soucis d'archéologue et d'historien. Successeur de M. le Chne Gard à la Présidence de l'Académie de St-Maurice, c'est à M. le Chne Gard pareillement qu'il succéda comme directeur de l'orphelinat de Vérolliez <sup>(2)</sup>, découvrant un autre aspect de sa personnalité si richement douée. C'est, en somme, à la diffusion du culte de nos Martyrs qu'aboutissaient ses travaux archéologiques : il aimait la science pour elle-même, mais autant en vue des intérêts surnaturels qu'elle peut promouvoir. Combien de « savants » vivent dans leur tour, sans regarder en haut, ni voir Dieu, sans regarder en bas, ni remarquer qu'il existe à leurs pieds des souffrances humaines. M. Bourban a su voir en haut et en bas. Et c'est un des mérites qui lui restera le plus justement acquis, que d'avoir donné tout ce que son cœur possédait de charité, à une œuvre comme celle de l'orphelinat de Vérolliez, élevé sur le terrain même où les Thébéens versèrent leur sang, et dirigé dans leur dévouement les Sœurs de St-Maurice, qui en ont la garde.

Il ouvrit un autre champ d'action aux Sœurs de St-Maurice, par la fondation en 1900, de la clinique

(1) Ch. S. Maurice a publié dans les « Echos » de juin 1916, une notice sur la société, à propos de sa réunion du 25 mai 1916 ; j'y renvoie les lecteurs.

(2) Non pas immédiatement : ce poste avait été après la mort de M. Gard en 1890, occupé jusqu'en 1895, par M. le Prieur Maurice Revaz.

St-Amé. Aucun établissement de ce genre n'existait encore en Valais ; depuis, chaque district possède sa clinique, et tout le monde reconnaît que les services rendus par St-Amé ont en grande partie déterminé cette floraison. Son fondateur ne se ménagea guère pour en faire un hôpital modèle, où tout ce que la chirurgie possède de plus perfectionné s'unit au dévouement le plus éclairé des Sœurs infirmières. Les soldats des Forts, les ouvriers, les étudiants, tous ceux qui y ont séjourné, en conservent un souvenir inoubliable, où la figure de M. le Prieur Bourban tient une place d'honneur. Avec quelle bienveillance il leur témoignait son intérêt, il prenait des nouvelles de leur état ; quelle franche gaîté il apportait dans les petites fêtes de famille, où ses allocutions, pleines d'à-propos, ont atteint en plusieurs occasions jusqu'à la véritable éloquence : j'en sais quelque chose, ayant maintes fois assisté à la soirée qu'il organisait à Noël pour ses malades.

Cette amabilité tout à fait exquise, et si séduisante dans ce beau vieillard, ils ne l'oublieront pas non plus les visiteurs nombreux que le Prieur recevait au Monastère, ou à qui il faisait voir le Trésor, son musée et ses fouilles, car ses fonctions de supérieur ne l'empêchaient pas de se plier volontiers au rôle de cicéron. Prieur de l'Abbaye, il fut, là comme partout, l'homme aimable par excellence, d'une politesse un peu solennelle, même avec ses confrères, mais combien cordiale malgré ses grands airs ! M. Bourban revêtit à deux reprises ce poste important : une première fois de 1909 à 1912, une seconde fois de 1915 jusqu'à sa mort. Le Chapitre lui avait déjà auparavant donné une marque de confiance spéciale en lui commettant le gouvernement de la maison comme vicaire capitulaire, pendant la vacance qui suivit le décès de M<sup>gr</sup> Paccolat. Je ne veux rappeler, parmi ses services rendus à l'Abbaye comme prieur, que la victoire qu'il remporta en cour de Rome en faveur des Abbés de St-Maurice, dont le titre d'évêque de Bethléem était revendiqué par l'Ordinaire de Nevers.



C'est en grande partie grâce à son mémoire très documenté, que l'écusson de nos Abbés peut conserver cette étoile de Bethléem, précieux symbole du coin de terre où le Verbe s'est fait chair.

M. Bourban donna tout ce qu'il put à ses fonctions de Prieur, mais la maladie qui faisait sourdement son œuvre, l'obligea à prendre de fréquents repos à la clinique St-Amé, et mit son activité de supérieur à la dure épreuve de vivre en dehors de la communauté qu'il devait diriger. Le dernier séjour qu'il fit à St-Amé et qui dura cinq mois eut raison pour un temps de son mal, auquel lui-même et ses confrères s'étaient attendus à ce qu'il succombât : il lui en était resté la perspective d'être brusquement rappelé dans l'éternité. Averti par des crises fréquentes d'artériosclérose — qu'il supporta avec une bonhomie résignée et surnaturelle — purifié par de longues et dures souffrances, il était prêt quand la mort le frappa d'un coup soudain. Et la Providence a voulu que ce fût dans des circonstances si exceptionnelles, qu'on a pu y voir une confirmation de l'œuvre de toute sa vie <sup>(1)</sup>. Défenseur de nos Martyrs, propagateur

(1) La « Liberté » de Fribourg a publié une très belle nécrologie sur M. le Chne Bourban. Je me permets d'en extraire les lignes suivantes qui peignent mieux que je ne saurais le faire, les circonstances émouvantes de sa mort :

« Le chant liturgique de l'heure canoniale de none venait de s'achever : l'église du monastère était, comme toujours, à pareille fête, débordante de monde ; aux premiers rangs des fidèles, on remarquait les autorités de la ville et du district, dans la foule, bon nombre d'étrangers ; le chœur admirablement paré, ruisselait d'or et de lumière ; et, entourant les châsses précieuses, joyau incomparable du royal trésor de l'Abbaye, la foule des prêtres en surplis et camail, des célébrants et des ministres en riches ornements s'apprêtaient au saint sacrifice qu'allait célébrer pontificalement le R<sup>m</sup>e Abbé de Saint-Maurice, Mgr Mariétan, évêque de Bethléem. A ce moment, le vénéré Prieur quitta sa stalle et s'avança vers la balustrade du chœur, face au peuple ; en quelques mots, il expliqua que la messe serait précédée de la bénédiction du nouveau tableau du

zélé de leur culte, il tombe foudroyé devant leurs reliques, en présence d'une multitude de pèlerins auxquels il venait de terminer une allocution enthousiaste en l'honneur du chef de la légion thébéenne, dans cette basilique où sa voix si souvent avait célébré la croix de S. Maurice et l'étoile de Bethléem, au milieu de ses confrères, dans le souvenir desquels il demeurera comme le type de l'attachement aux vieilles traditions et aux gloires du monastère d'Againe.

Chanoine Louis BROQUET.

maître-autel, superbe mosaïque de Maurice Denis. D'une voix grave, émue, M. Bourban rappela que les innombrables pierres de cette mosaïque sont le symbole de « ces six mille martyrs qui ont préféré mourir que de ployer le genou devant les faux dieux ». « Et vous voyez Maurice, debout, s'écria-t-il en élevant la voix sur un ton impressionnant, qui va recevoir la plus belle couronne, celle de la vie éternelle ! » A cet instant, M. Bourban étendit la main, comme pour chercher un appui ; il chancela et s'abattit comme une masse sur le pavé de la nef qu'il arrosa de son sang. De tous côtés on s'empressa autour de lui, on l'emporta à travers le chœur et son corps mourant frôla, en passant, les châsses d'or qui contiennent les grandes reliques des martyrs qu'il avait tant aimés, si fidèlement servis, dont il venait de chanter les louanges ; à la sacristie, le cœur avait cessé de battre ; un de ses confrères, néanmoins, avait eu le temps de l'absoudre et de lui donner l'Extrême-Onction. M. le docteur de Cocatrix, le Préfet du district, qui avait été le premier auprès de lui, à l'église, ne put que constater la mort, atterré. Dans toute l'assemblée, où cette nouvelle se répandit bientôt, ce fut une émotion profonde, indescriptible. »